

# **Castration et différence des sexes : critique féministe et relecture contemporaine**

Anne-Angélique Zémour

Le complexe de castration est l'un des concepts les plus controversés de la théorie psychanalytique. Au cœur de la pensée freudienne, il désigne le moment où l'enfant prend conscience de la différence des sexes, perçue sur le mode d'un manque : la fille n'aurait pas de pénis, et le garçon craindrait de le perdre. Si cette construction a marqué l'histoire de la psychanalyse, elle a également suscité de vives critiques, notamment de la part des mouvements féministes. Peut-on encore parler aujourd'hui de castration sans reconduire une hiérarchie entre les sexes ? Comment relire ce concept à la lumière des avancées contemporaines sur le genre, le symbolique et le désir ?

## **Le complexe de castration chez Freud : une théorie du manque**

Chez Freud, le complexe de castration intervient au moment où l'enfant découvre la différence anatomique entre les sexes. Pour le garçon, cette découverte suscite une angoisse : il interprète l'absence de pénis chez la fille comme le signe d'une perte possible. Il craint alors de subir lui-même cette castration. Pour la fille, cette même absence devient l'origine d'un « manque » fondamental : elle se sentirait lésée, « inférieure », et développerait une envie du pénis.

Ce scénario freudien structure le complexe d'Œdipe et la construction du surmoi. La castration, en tant que menace symbolique, permet à l'enfant de renoncer à l'inceste et d'entrer dans la loi, dans l'ordre social et symbolique. En ce sens, elle n'est pas seulement une perte, mais une condition de la subjectivation.

Mais on comprend déjà ce qui pose problème : la fille n'accède à la symbolisation qu'à partir d'un manque, là où le garçon est celui qui « a » — et risque de perdre. Cette asymétrie va nourrir de nombreuses critiques.

## **Les critiques féministes : un paradigme androcentré**

Dès le début du XXe siècle, des voix féminines s'élèvent contre cette vision. Karen Horney, psychanalyste et pionnière du féminisme en psychanalyse, conteste la supposée « envie du pénis » des femmes. Elle propose une lecture inversée : ce serait plutôt l'homme qui envierait la capacité des femmes à procréer, à donner la vie — ce qu'elle nomme « l'envie de l'utérus ».

Dans les années 1960-1970, les théoriciennes féministes comme Simone de Beauvoir, Luce Irigaray ou Julia Kristeva s'attaquent à l'androcentrisme de la psychanalyse freudienne. Elles dénoncent une pensée qui prend le masculin pour norme du symbolique et relègue le féminin au rang d'un manque, d'un défaut ou d'un objet de désir.

Irigaray, en particulier, critique la réduction de la sexualité féminine à une absence et développe une réflexion sur la « différence sexuelle » qui ne soit pas construite à partir du seul phallus. Pour elle, le symbolique freudien est phallogéométrique : tout s'organise autour de la présence ou de l'absence du pénis. Le féminin n'existe pas pour lui-même, il est pensé en négatif.

Ces critiques ont profondément bouleversé la réception de Freud et ont ouvert la voie à une relecture plus égalitaire de la différence des sexes.

## Lacan : du pénis au phallus, ou le renversement symbolique

Lacan, dans les années 1950-1970, propose une lecture différente du complexe de castration. Pour lui, il ne s'agit pas tant d'un enjeu anatomique que d'un enjeu symbolique. Le phallus n'est pas le pénis : c'est un signifiant du désir, un opérateur symbolique de la loi.

Dans ce cadre, tout sujet, qu'il soit biologiquement homme ou femme, doit se situer par rapport à ce signifiant phallique. L'homme n'est pas celui qui « a » le phallus, la femme celle qui « ne l'a pas », mais tous deux sont pris dans des positions symboliques par rapport à ce signifiant.

Lacan introduit alors la formule : la femme n'est « pas-toute » dans la fonction phallique. Elle échappe partiellement à l'ordre phallique, et c'est dans cet écart qu'il situe la spécificité du féminin.

Ce déplacement permet de penser la différence sexuelle sans la réduire à une hiérarchie biologique. Mais il reste marqué par une pensée du manque : toute subjectivation passe par une forme de castration, c'est-à-dire par la perte d'un imaginaire de complétude.

## Relecture contemporaine : genre, pluralité et subjectivité

Aujourd'hui, la question du complexe de castration se heurte à de nouvelles approches du genre et de la sexualité. Les théories queer, portées par des penseurs comme Judith Butler, déconstruisent l'idée même d'une différence des sexes fondée sur l'anatomie ou sur des structures symboliques fixes.

Pour Butler, le genre est une performance : il n'est ni une donnée biologique, ni une essence psychique, mais une série d'actes, de discours, de répétitions qui construisent l'identité sexuée. À ce titre, parler de castration comme moment fondateur de la subjectivation peut apparaître comme daté, voire normatif.

Cependant, certaines relectures psychanalytiques tentent de penser une castration plurielle, non plus fondée sur une logique binaire de présence/absence, mais sur l'idée que tout sujet doit renoncer à une forme d'omnipotence, de maîtrise totale, pour entrer dans une logique du désir et du manque.

Ainsi, la castration pourrait être repensée comme une expérience commune : non pas l'apanage du garçon menacé dans son intégrité, mais le destin partagé de tout sujet qui doit renoncer à être le « tout » pour désirer, parler, créer.

## Castration et désir : une logique au-delà des sexes

Ce que la psychanalyse peut encore nous enseigner aujourd'hui, c'est que le désir naît d'un manque, et que ce manque est constitutif du sujet. L'enfant, pour devenir un être parlant, doit accepter qu'il ne peut pas tout avoir, tout dire, tout être. Cette perte — qu'on nomme castration — est donc ce qui rend possible le langage, l'altérité, la relation.

Mais cette logique ne dépend pas du sexe biologique, ni même d'une identité de genre. Elle est liée à la structure du sujet. Homme, femme, non-binaire, transgenre : chacun est confronté à la limite, au non-tout, à l'impossible complétude.

Repensée ainsi, la castration n'est plus un destin sexué mais une expérience structurante du sujet parlant. Elle ne fonde plus une hiérarchie entre ceux qui « ont » et ceux qui « n'ont pas », mais une égalité symbolique devant le manque.

## Du manque à la puissance de créer

Le complexe de castration, tel qu'il a été formulé par Freud, a longtemps véhiculé une vision hiérarchisée des sexes. Mais les critiques féministes, les apports de Lacan, puis les réflexions contemporaines sur le genre nous invitent à en proposer une relecture.

Castration n'est plus synonyme d'infériorité, mais de condition de possibilité du désir. Elle nous rappelle que nous ne sommes pas tout, que nous ne possédons pas l'Autre — et que c'est précisément cela qui nous met en mouvement.

Pour celles et ceux qui s'intéressent à la psychanalyse, cette relecture permet de ne pas jeter le bébé avec l'eau du bain : il ne s'agit pas de renier Freud, mais d'ouvrir sa théorie à d'autres voix, à d'autres subjectivités. Le manque n'est pas une faiblesse : il est ce qui rend le sujet capable de désir, de parole et de création.